N° 1161. VENDREDI 28 JUILLET 1865 10me année.

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 27 Juillet 1865.

BULLETIN.

Le *Moniteur* annonce la promotion au Sénat de M. Corta, député des Landes. On croit que la feuille officielle convoquera incessamment les électeurs de la 4e circonscription de ce département, à l'effet de nommer un député au Corps-Législatif. M. le comte Walewski sera le candidat du gouvernement; il aura pour concurrent M. Victor Lefranc, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris.

Le bruit court que M. Rouher se rendrait à Gastein, avant de rentrer à France afin de remplir une mission dont l'Empereur l'aurait chargé pour le roi de Prusse.

Les esprits se préoccupent vivement, en Allemagne, des questions sur lesquelles le conseil des ministres tenu à Ratisbonne, sous la présidence de Sa Majesté prussienne, le 21 de ce mois, a été appelé à délibérer.

« Naturellement, dit une lettre de Berlin, il s'est agi de la question des duchés. M. de Bismark, dit-on, est exaspéré, par la politique du cabinet de Vienne, et propose de recourir à la force pour faire sortir des duchés de l'Elbe le prince d'Augustenbourg, le Commissaire autrichien et les troupes autrichiennes.

« Evidemment cette nouvelle a grand besoin d'être confirmée d'autant plus qu'une seule des mesures projetées suffirait à amener les complications les plus sérieuses. Cependant l'éloignement forcé du prince Frédéric nous paraît encore la mesure la moins grave, tandis que l'expulsion du commissaire et des troupes autrichiennes impliquerait un attentat au traité de paix de Vienne, dont la force obligatoire a été reconnue formellement par les travaux des syndics de la couronne prussienne.

» Quoiqu'il en soit, il est fort probable que dans le conseil des ministres du 21, la question de la rupture avec le cabinet de Vienne a été discutée. La présence de notre ambassadeur à Paris, le comte de Goltz, à cette délibération est un fait de haute importance, puisqu'en dehors de M. de Bismark, le comte de Goltz est peut-être le seul homme d'Etat prussien qui, dans les questions de politique extérieure, ait de l'influence sur l'esprit du Roi. »

Voici en quels termes s'exprime une autre correspondance de Berlin :

« Les canons sont braqués en Silésie et en Bohême, mais ils ne sont pas chargés et tout porte à croire qu'ils ne le seront pas, car le roi Guillaume veut éviter à tout prix, un conflit armé, malgré les belliqueux conseils de M. de Bismark. Le ministre prussien accompagne obstinément le roi; il le suit dans toutes ses excursions; on l'a vu à Carlsbad et à Ratisbonne épiant les faits et gestes de son maître et cherchant à lui donner des velléités guerrières.

« Mais le roi Guillaume tient à la paix et il a de l'affection pour l'Empereur François-Joseph; aussi M. de Bismark n'a-t-il pu l'empêcher de voir le comte Karoly à Ratisbonne; le roi a dit à l'ambassadeur autrichien qu'il se rencontrerait avec le plus grand plaisir avec François-Joseph soit à Gastein, soit à Vienne. L'ambassadeur a naturellement répondu que son auguste maître serait, lui aussi, enchanté de s'entretenir avec le roi Guillaume et il paraît que l'entrevue est décidée. C'est un acheminement, sinon vers une entente complète, du moins vers un apaisement de l'irritation des deux cabinets de Berlin et de Vienne.

« Du reste, le gouvernement prussien commence à être inquiet au sujet de ses affaires intérieures; il règne une certaine agitation dans le pays provoquée par les députés de la gauche. M. de Bismark ferait bien de prêter un peu moins d'attention aux Duchés et de s'occuper un peu plus de l'état des esprits en Prusse. L'irritation est grande dans les esprits et la placidité allemande pourrait bien se lasser du sans-façon avec lequel on traite la nation et ses mandataires. »

J. REBOUX.

On écrit de Florence le 22 juillet :

« La visite de M. de Sartiges à Valdieri continue d'être l'objet de beaucoup de commentaires dans les cercles diplomatiques. Le journalisme italien ne s'en occupe plus ; après avoir lancé deux ou trois hypothèses sur les motifs qui ont amené l'ambassadeur de France de Rome à Valdieri, hypothèses toutes plus absurdes et incroyables les unes que les autres, les feuilles italiennes ont renoncé à pénétrer un secret qui se tenait dans les régions trop élevées pour qu'elles pussent l'atteindre et le dévoiler. Mais le monde diplomatique, plus persévérant et peut-être plus habile, n'a pas cessé de poursuivre ses investigations, et il paraît qu'il se trouve à l'heure qu'il est très satisfait du résultat de ses recherches, et que surtout, depuis l'arrivée à Florence du roi Victor-Emmanuel, il se croit sûr de son fait. Voici donc quelle est la version qui circule sur la mission que l'ambassadeur de France auprès du Saint-Père aurait eu à remplir auprès du roi Victor-Emmanuel :

» M. de Sartiges avait eu à entretenir le roi du mauvais effet produit dans la diplomatie en général par la malencontreuse allusion aux influences malveillantes qui se trouve consignée dans la relation de M. de la Marmora à Sa Majesté sur les négociations Vegezzi. Cette phrase imprudente aurait blessé vivement, non-seulement les deux gouvernements de Rome et de Vienne, mais encore le gouvernement français, qui ne devait pas s'attendre à voir paraître dans un document diplomatique une semblable accusation, dépourvue de toute preuve et de toute pièce à l'appui.

» Si l'on devait un jour réunir un congrès européen, pourrait-on y admettre des hommes d'État doués d'assez peu de tact et d'égards diplomatiques pour se laisser entraîner sur de simples soupçons à des déclarations de cette nature ? Comment espérer de pouvoir reprendre et mener à bonne fin des négociations avec Rome si on lance publiquement contre le Saint-Père l'accusation de céder à des influences étrangères, lorsque tout le monde est convaincu au contraire que la seule raison qui a fait rompre les négociations a été une raison de conscience et de religion.

» Le voyage de M. de Sartiges à Valdieri aurait eu pour but de mettre sous les yeux du Roi les considérations que nous venons de résumer, et elles auraient produit leur effet ; car, depuis l'arrivée de Sa Majesté à Florence, il n'est bruit que des discussions vives et animées qui ont lieu entre le Roi et le président du conseil. On attribue à ces discussions toutes sortes de choses qui sont toutes plus ou moins improbables. Selon nos correspondants, le roi Victor-Emmanuel insisterait auprès du ministre pour qu'il avise aux moyens de réparer sa faute. Sans cela, on craint que Sa Sainteté, usant du droit de légitime défense, ne s'abstienne pas de blâmer dans le consistoire prochain la conduite plus que légère du gouvernement italien à son égard, et que, de la sorte, les chances d'un accord avec le Saint-Siège ne deviennent de plus en plus problématiques. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 15 juillet.

Le juge Marcon a été nommé gouverneur provisoire de la Floride. Un bureau pour les confiscations a été ouvert à Richmond. Un nombre considérable de propriétés ont été saisies. Les rapports officiels portent à 2 millions un quart les balles de coton existant dans le Sud, non compris la nouvelle récolte.

Le musée de Barnum a été détruit par un incendie.

Altona, 25 juillet.

Aujourd'hui, de très bon matin, un détachement de troupes prussiennes a cerné les bureaux de la rédaction et de l'expédition de la *Gazette du Sleswig-Holstein*.

On a procédé ensuite à des perquisitions très minutieuses. Le résultat n'est pas encore connu, mais les manuscrits qu'on recherche semblent avoir été mis en sûreté.

Le rédacteur de la *Gazette du Sleswig-Holstein*, M. le docteur May, a été arrêté par les Prussiens et transporté dans la matinée à Rendsbourg.

Il règne une grande agitation à Altona.

Berlin, 25 juillet, soir.

Le Conseil des ministres, tenu le 21 à Ratisbonne, a arrêté les propositions définitives à soumettre à l'Autriche.

Jeudi prochain, la Diète Germanique sera saisie d'une proposition de la Saxe et de la Bavière tendant à interpeller la Prusse et l'Autriche sur les mesures prises, depuis le 5 avril, en vue d'amener un arrangement de la question des Duchés. — La Saxe et la Bavière ont l'intention de proposer la répartition des frais de la guerre des Duchés entre les membres de la Diète et l'entrée du Schleswig dans la Confédération.

Le *Moniteur Prussien* déclare controuvée la nouvelle donnée par plusieurs journaux, que la reine de Prusse se soit rendue à Biarritz sur une invitation de l'Empereur des Français.

Londres, 22 juillet.

Le *Daily-News* confirme la nouvelle d'une reprise prochaine des relations diplomatiques entre l'Angleterre et le Brésil, due à l'intervention du Portugal.

Le *Morning-Post* annonce que le prince Napoléon est arrivé samedi à Cardiff, à bord de la corvette *Jérôme Napoléon*. S. A. a visité dimanche Swansea d'où elle est repartie dans l'après-midi. Le prince a l'intention de se rendre à l'île d'Holyhead, dans le Canal de Saint-Georges.

Valentia, 26 juillet, matin.

Le *Great Eastern* a envoyé une dépêche télégraphique constatant qu'il était ce matin, à 9 heures 50 minutes, à 150 milles géograpgiques. La longueur du cable filé ce matin, à 6 heures 50, était de 150 milles. La communication est parfaite. Le temps est très beau.

Vienne, 26 juillet.

Le président du Conseil d'État, M. le prince de Lichtenfels, vient d'être mis à la retraite, sur sa demande. Le prince reçoit en même temps la grand croix de l'ordre de St. Etienne.

La *Gazette Autrichienne* apprend que le ministre de la marine, M. de Burger, sera nommé internonce à Constantinople, et que le ministère de la marine sera probablement réuni à celui de la guerre. On dit que M. de Mercandyi est désigné pour le ministère du commerce. Le *Wanderer* dit que l'Empereur ira voir prochainement le roi de Prusse à Gastein.

Marseille, 26 juillet.

Les lettres de Constantinople annoncent la formation d'une commission sanitaire et de bureaux de secours. L'autorité a fait évacuer les casernes qui étaient encombrées. Il a été constaté, depuis l'invasion du fléau 279 cas et 158 décès.

Florence, 25 juillet.

M. Nigra est reparti pour Paris.

Il se confirme que le marquis de Tagliacarne ministre actuel d'Italie à Lisbonne, est nommé ministre d'Italie près la cour de Madrid.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 28 JUILLET 1865

— N° 17 —

LE ROMAN D'UN HÉRITIER

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE VI.

ROBERT MAZEROLLE A HENRI DE SAULNES.

(*Suite.*)

Elle et moi, nous avons pris ce roc solitaire en affection. Nous y sommes déjà retournés plusieurs fois; nous montons gaiement les gradins taillés sur un de ses côtés; nous nous asseyons à sa sommité aplanie, comme une terrasse, et nous restons là tout seuls, lisant, rêvant, et selon une des expressions du patois de Lorraine, *colinant*, c'est-à-dire causant de toutes sortes de choses. Si alors un pinson curieux s'avance en sautillant de notre côté, comme pour voir qui sont ces étrangers qu'il ne connaît pas, elle se tait tout à coup, et se tient immobile pour ne pas l'effaroucher. Si un de ces jolis coléoptères que les savants nomment coccinelle, et que nous nommons ici *gélines* (poules) de la vierge, vient à se poser sur sa robe, elle sourit de le voir, et le laisse tranquillement cheminer, jusqu'à ce que, de lui-même, il reprenne son vol. Elle aime les animaux, elle dit qu'elle veut avoir des poules et des lapins autour d'elle, des pigeons dans un colombier; des écureuils dans une cage, des chiens, une volière, que sais-je ? Tout une arche de Noë.

Je l'ai bien intéressée en lui parlant des idées de Dupont de Nemours, sur l'éducation des bêtes, et le langage des oiseaux. Les savants n'admettent que comme d'ingénieuses hypothèses ces théories de l'excellent Dupont. Mlle Méyote ne doute point de leur parfaite justesse. Elle est convaincue que les animaux n'agissent pas seulement par instinct, mais par souvenir et par réflexion; que les castors, par exemple, ont appris graduellement à perfectionner leurs constructions; que les loups, en certains pays et selon certaines circonstances, forment des associations très-régulières; que la guêpe maçonne, en creusant le trou cylindrique où elle dépose son œuf et une douzaine de vers, se rappelle qu'elle est née dans un trou pareil, et a trouvé dans sa cellule ces mêmes provisions préparées pour sa nourriture. Mlle Méyote est convaincue aussi que les oiseaux ont une langue à eux, dans laquelle ils se communiquent leurs aventures. Ce que Dupont de Nemours dit des vingt-cinq mots articulés par le corbeau, et du dialecte que l'on peut composer par leurs diverses combinaisons, ce qu'il dit du chant des autres oiseaux, de leurs notes, de leurs expressions distinctives, paraît à ma sœurette très-sensé, et elle a appris par cœur la chanson que Dupont attribue au rossignol :

Dors, dors, dors, dors, dors, dors, douce amie,
Amie, amie,
Si belle et si chérie.

Si je lui fais des récits et des lectures qui l'occupent agréablement, elle a, de son côté, plus d'une leçon naïve à me donner. Elle a fréquenté, dans son enfance, nos *crégnes* nos *veillayes d'uvère*, autrement dit, nos rustiques veillées d'hiver, et elle se souvient de toutes les légendes lorraines, de toutes les superstitions populaires qu'elle a apprises là, par les entretiens des vieilles femmes. Elle peut me raconter comment des pigeons égayaient le solitaire ermitage de saint Romaric et de saint Ami, et comment, lorsque ces deux saints furent morts, les pigeons vinrent gémir sur leur cercueil, et les suivirent jusque dans l'église où une pieuse communauté de fidèles les transportaient. Elle sait l'histoire des fées de Domremy, l'illustre village de Jeanne d'Arc. Elle sait que, quand on voit une étoile filer comme une fusée à la surface du ciel, c'est un témoignage certain qu'une âme vient d'être délivrée du purgatoire. Elle sait que la branche de buis, bénite à la messe du dimanche des Rameaux, protége les maisons et les champs où on la dépose; que le grillon est un signe de prospérité pour le foyer domestique où il chante sa joyeuse chanson; que les feuilles de noyer, cueillies le jour de la Saint-Jean-Baptiste, avant le lever du soleil, sont un sûr préservatif contre la foudre. Elle connaît, mieux qu'un augure romain, tous les présages. La *volanrette* (la chauve-souris), annonce, par ses cris funèbres, un deuil prochain à la maison sur laquelle elle se pose. Le craquement subit d'un meuble indique qu'une pauvre créature humaine, souffrante, réclame des prières. La rencontre d'un troupeau de moutons le matin, quand on se met en route, est d'un heureux augure. Elle croit aux feux follets qui sautillent, le soir, dans le marécage et égarent les voyageurs; aux dames blanches qui dansent, à la clarté de la lune, dans les prairies, et tracent sur l'herbe verte de grands cercles; aux revenants qui apparaissent, la nuit, pour réclamer l'exécution d'une promesse ou acquitter une dette; aux lutins, aux gentils sotres qui s'attachent à la demeure d'un honnête paysan, et lui rendent toutes sortes de services; aux petits musiciens invisibles qu'on appelle dans notre pays les mouhihennequins, qui, dans les fraîches nuits d'été, se balancent dans les airs, comme des nuées de moucherons, et réjouissent le passant par leurs douces mélodies.

Bénies soient les femmes qui croient ! Je sais que ta sœur, mon cher Henri, a un penchant naturel pour ces naïves crédulités. Les femmes qui ne croient point ou qui ont peur de trop croire, que Dieu m'en garde !

Avec mes récits et avec les candides racontages de Méyote, nous faisons ce qu'on nomme en Lorraine de longues *rochottes*, c'est-à-dire de longues stations sur notre roc solitaire.

Cependant, le soleil s'incline à l'horizon; l'ombre descend dans la vallée, l'ombre des belles nuits de juin, tout imprégnée de lumière et pareille à un voile diaphane ! La cloche du village tinte l'*Ave Maria*, et, l'un après l'autre, tous les bruissements du jour s'apaisent. Le travailleur qui, dès le matin, a patiemment poursuivi sa tâche, va se reposer de ses fatigues à son foyer; l'alouette, après avoir chanté son dernier hymne, redescend dans son sillon; la fauvette s'assoupit sous la feuillée; l'insecte sur le grain de sable ou le brin d'herbe qui est son pavillon.

Je tends la main à Marie pour l'aider à descendre les sentiers rocailleux, et nous reprenons le chemin du logis, comme deux camarades pleins de confiance l'un dan